

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 19

Artikel: Au musée de peinture
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

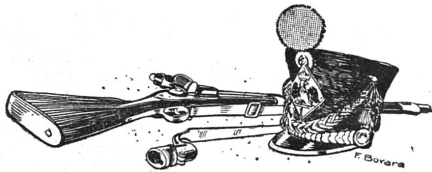
portes de Vevey au village de Pully où le vignoble est interrompu.

De temps en temps, toutes les bandes poussent des cris ou huchent de concert, ce qui fait un vacarme épouvantable sur tous les points à la fois de cet espace, qui est de trois lieues.

Depuis la Révolution, le singulier usage que nous venons de décrire a presque pris fin, du moins n'est plus aussi général. Les charivaris même sont moins fréquents. Les Abbayes des jeunes gens sont aussi plus modérées dans leurs prétentions, qu'au reste les lois réprouvent avec plus d'énergie qu'autrefois.

Autrefois, on ne pouvait danser qu'aux noces, ce qui explique l'ardeur avec laquelle les jeunes gens faisaient le charivari aux époux qui cherchaient à les priver de ce privilège. Les réglemens souverains sont même allés jusqu'à fixer le nombre des danses que chacun pouvait y faire. Cette rigueur était fondée sur la crainte des rixes quelquefois sanglantes et des discordes de toute espèce auxquels se portait une jeunesse fougueuse, privée de vin pendant toute l'année, et qui s'en dédommageait volontiers avec excès dans ces occasions. On cherchait à éviter en général ou à restreindre toute réunion nombreuse, surtout à des ressortissants de divers villages, parce que ces villages étaient souvent animés les uns contre les autres de haines ou de préventions qui ne sont pas complètement effacées de nos jours, et dont divers sobriquets injurieux sont encore des témoins. Ces haines communales n'empêchaient pas les jeunes gens de se rencontrer ensemble dans les danses publiques, parce que l'amour du plaisir l'emportait sur tout; mais elles prenaient quelquefois un essor inattendu au milieu de la fête qu'elles troublaient cruellement.

Voilà entre autres pourquoi diverses sociétés ou abbayes ont été solennellement abolies.



LES VIEUX DE LA VIEILLE

Il venait de créer le landsturm. Chacun se souvient qu'à ce moment-là cette troupe « vraiment d'élite » était un tout-y-va dans lequel on trouvait surtout les citoyens qui, à l'âge de la conscription, n'avaient pas été jugés assez beaux hommes pour marcher sous les drapeaux. Aujourd'hui, tout ça est changé.

Nous nous plaisions à rappeler une amusante description d'un exercice dans le landsturm à cette époque.

* * *

Huit heures du matin, heure militaire.

Il pleuvait à torrents. Les rues, ravinées par la pluie et remplaçant les coulisées absentes, servaient momentanément de conduits à ces généreuses ondes que M. Falb nous commandait du fin fond des Allemagnes.

Malgré la pluie, malgré le vent, malgré la boue, malgré tout, une animation inconnue jusqu'ici régnait dans le village.

Une compagnie du landsturm allait défilé, et tous accouraient pour admirer, hommes, femmes, enfants.

Les femmes, fort nombreuses, portant socques et jupes de la semaine, mais la *crêpine* et la *pèlerine* du dimanche, n'approchaient néanmoins qu'avec un brin d'émotion. C'est toujours effrayant, ces uniformes qui rappellent qu'un jour ou l'autre on pourrait bien avoir une guerre.

Ainsi chacun tenait à remercier par sa présence la troupe mâle et allurée qui donnait, ce jour-là, tant d'éclat à ce village et excitait la jalousie des localités voisines : « C'est *ceusses* de *** qui vont bisquer ! », disait-on en se frottant les mains.

Et, pendant que de tous côtés arrivaient des soldats, brassard fédéral à la capote, fusil sur l'épaule,

sac au dos, pantalons de toutes couleurs, la Fanchette d'en haut le village et la Fanny du bas du Crêt, solidement campées sur les hanches, se demandaient ce qui valait tant d'honneur à leur commune.

— Ma foi, disait la Fanchette, je crois que c'est la nouvelle église qui nous porte bonheur; depuis qu'elle est bâtie tout va bien, les enfants sont plus obéissants, plusieurs vieilles filles ont risqué de se marier, les poules font des masses d'œufs, à un franc cinquante la douzaine, et ce n'est pas rien.

— Hé! répondait la Fanny, je n'aurais jamais pensé à ça; tu es une toute maline. Ah! on a raison de dire que tu vois courir le vent. Quant à moi...

— Landsturm, à vos rangs! crie tout à coup un officier. Un peu vite, s'il vous plaît. Voyons, alignez-vous sur deux rangs! Ne vous serrez pas tant. Hé! là-bas, ce gros pansu du milieu du deuxième rang, qui cache toute la queue de la colonne! Là, ça ne va pas trop mal... A présent: garde à vous, fixe!... Ne bougez plus!... Qui est-ce qui se gratte, là-bas?... Attention!

» Sous-officiers et soldats du Landsturm armé, la Confédération a fait de grands sacrifices pour assurer la... la... l'intégrité de notre beau pays, pour protéger nos foyers, notre bétail, nos femmes et nos enfants. C'est pour nous un grand honneur de participer à la défense nationale. Vous avez peu de jours de service, aussi j'espère que vous travaillerez avec ardeur, et que, ce soir, la patrie comptera un bataillon exercé et discipliné de plus, prêt à vaincre ou à mourir!

» Le ciel se montre inclément, de puissantes *carres* nous trempent jusqu'aux os; mais ça ne fait rien: quand le cœur est chaud, qu'importent les habits mouillés!

» Du reste, nous allons nous diviser en quatre sections, et chacune manœuvrera dans une grange, à la *chotte*. Travaillez, mes enfants, et soyez les dignes fils de Guillaume-Tell!

Arrivés dans leurs cantonnements respectifs, nos hommes ont un moment de repos et vont se rafraîchir, chose indispensable pour bien travailler.

Enfin, commence le démontage du fusil. Midi arrive, dîner. Deux heures, reprise des travaux. Cette fois, ce sont de vraies attaques à la baïonnette; les charges deviennent parfois si vigoureuses, si acharnées, que les baïonnettes restent plantées dans les parois de la grange et ébranlent les *boracles*. Les vaches sautent dans leurs crèches, les chevaux ruent, les rats montent jusqu'au toit.

Quelques femmes s'évanouissent. Les hommes ne disent rien, mais réfléchissent d'autant plus.

* * *

Le soir arriva, je ne sais comment. C'était le moment psychologique. Pensez donc: défilé et inspection, tout comme une armée permanente!

L'inspecteur était là.

Cinq musiciens, soit deux pistons, un bugle, un alto et un baryton, accordés à cinq tons différents, sonnaient une marche inédite.

Les spectateurs étaient dans l'admiration.

Quant aux troupiers, les uns marchaient très droit, les autres comme ils pouvaient; on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans ce monde.

Il n'y eut pas de traînards; c'était déjà beaucoup, après un parcours de 327 ½ mètres. La section qui se trouvait tout près de l'auberge eut seule une légère observation. On avait décidément trop remarqué de zig-zags et de faux-pas. A part cela, la journée avait été bien remplie. Elle se termina par une exhortation engageant les soldats à se souvenir des instructions reçues, et le commandant fit rompre les rangs.

Je ne vous décrirai pas l'animation qui s'en suivit dans la soirée, les litres bus en commun, les chansons qui retentirent, ni les embrassades que les héros du jour reçurent de leurs moitiés; je me bornerai, en terminant, à dédier à nos futurs défenseurs ce couplet:

* Voilà notre beau Landsturm qui passe :
Quel attrait, quel spectacle émouvant !
Il faut que tout cède et que tout casse,
Lorsqu'il marche et bondit en avant !
Ran, tan, plan !

RÉMINISCENCES

Un de nos lecteurs nous adresse les vers que voici, qui ne sont certes pas inconnus. Ils sont amusants; ça fait pardonner bien des choses.

Un soir que j'étais dans la rue,
Portant un habit des plus beaux,
Il vint à crever une nue;
Je fus transpercé jusqu'aux os.
Je n'avais jamais de ma vie
Vu tant tomber sur mon dos d'eau,
Et, n'ayant pas de parapluie,
Il m'eût plus plu qu'il plût plus tôt.

Depuis ce temps, sur la poitrine,
Un rhume affreux m'était resté,
Lorsque ma sensible Euphrosine
M'enseigne l'usage du thé.
Le remède de cette belle
Me valut les soins les plus doux
En m'embrassant, me disait-elle,
Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ?

A ses doux soins, je m'abandonne;
Mais le mal agit sourdement.
C'est alors qu'un docteur m'ordonne
Du mou pour unique aliment.
Ce procédé faisait merveille :
La maladie était à bout;
Hélas! pendant que je sommeille,
Mon mimi m'a mangé mon mou.

Au musée de peinture. — Une jeune fille est en train de copier un tableau quelconque.

Un gros monsieur, qui contemple son travail, séduit par la gentillesse ou le talent de l'artiste, lui dit en ôtant son chapeau :

— Oh! mademoiselle, je vous en prie, peignez-moi.
— Impossible, monsieur, vous êtes trop chauve!

LA CLEF DU MYSTÈRE

MON cher Conteur :
Je te dirai d'abord que je ne suis pas de ceux qui regrettent le vieux temps de la milaine et de la grisette, mais bien de ceux qui regrettent la milaine et la grisette du vieux temps. Si nos agriculteurs avaient continué à s'inspirer du principe suivant lequel le paysan doit chercher à faire produire à sa maison et à son domaine tout ce qui est nécessaire à son existence, sauf l'impossible, bien entendu, nous aurions bien moins de dettes et de soucis. Mais ce n'est pas l'économie domestique qui est le sujet de cette lettre, c'est une histoire de fileuse.

Je les ai vues à l'œuvre, ces braves femmes d'il y a cinquante ans, soit dans la maison paternelle, soit en allant à la veillée; il m'est même arrivé de tendre traitreusement le pied pour faire tomber les cordes du rouet qui me faisait une concurrence trop assidue. Oui, c'était gentil, comme le dit votre aimable correspondant, et je trouve que c'était tout aussi intéressant que le piano d'aujourd'hui... Mais toutes ces fileuses n'étaient pas si courageuses et si acharnées; celle dont je veux parler aimait beaucoup plus à babiller et à *cotterger*¹ qu'à filer.

Un jour, son mari, qui s'était pourtant habitué à dîner tard et à avoir ses chemises mal repassées, résolut de la confondre. Il cacha la clef de la garde-robe dans le milieu de la quenouille qu'elle venait d'ajuster à son rouet. Ce qu'on chercha cette clef, c'est difficile à dire! Le mari, — on l'appelait « le Châtelain », — garda son secret et faisait semblant de chercher aussi. De guerre lasse, on fit venir le serrurier, parce qu'il fallait bien sortir les habits du dimanche qui étaient enfermés dans la garde-robe, et ce ne fut qu'au bout de trois semaines, alors que, sauf le mari, personne ne pensait plus à la clef perdue, que celle-ci tomba de la quenouille qu'on venait de terminer.

— Eh! ma clef! s'exclama la fileuse, depuis quand était-elle là?..

— Depuis le jour où elle a disparu, soit depuis bientôt un mois, fit le traître.

Tu vois le tableau! Un vieil ami.

¹ «Cotterd», coterie, réunion de quelques personnes, sur le soir pour causer. «Cotterger» (en patois «cotterdji»), se réunir au «cotterd» du village, pour faire la casette.